

ÉDITORIAL



Nathalie Leenhardt

Le combat des femmes

Après les gilets jaunes, l'écharpe violette... Mais sans doute cette dernière passera-t-elle davantage inaperçue tant elle ne sera pas synonyme de violences et de dérapages, ni d'images sur les chaînes d'information en continu. Ce bout de tissu violet a été choisi comme étendard par des organisations de femmes européennes, dont l'Université des Femmes en Europe, pour appeler à une grève le 8 mars à partir de 15 h 40. C'est en effet à partir de cette heure-là, précisément, qu'elles travaillent gratuitement, du fait des disparités salariales qui demeurent.

Quelques chiffres à garder en tête : les femmes représentent 52 % de la population européenne et occupent massivement des emplois ou des fonctions indispensables à la société, qu'elles soient enseignantes, infirmières, assistantes de vie, gardes d'enfants... avec souvent trop peu de considération.

Celles qui sont ingénieurs ou managers gagnent moins que leurs collègues masculins pour les mêmes postes. Globalement, les salaires des femmes sont 26 % moins élevés que ceux des hommes et les retraites 40 % plus basses. En France, de nouvelles mesures ont été prises : les sociétés de plus de 1 000 salariés doivent publier une note d'évaluation de l'équité entre les sexes. Seule la moitié se sont acquittées de cette tâche. On imagine bien que c'est pour elles une énorme usine à gaz et donc une tâche fastidieuse pas forcément prioritaire.

Il n'empêche : puisque la seule politique volontariste - et citoyenne - ne suffit pas, il faut bien légiférer pour que les choses avancent. Avoir sous les yeux des chiffres précis permettra aux salariées des entreprises concernées d'en prendre acte, dans un pays où l'argent reste tabou, et de pouvoir agir en conséquence. Quant aux futures diplômées, elles iront vers les sociétés les plus accueillantes aux femmes. Celles-là sont les gagnantes. Des études ont prouvé que la mixité est un gage de bonne santé des entreprises... ■

Cet éditorial est en vidéo sur le site : reforme.net

VATICAN. Frédéric Martel, auteur de *Sodoma*, estime que l'homosexualité est l'une des clés de compréhension du fonctionnement de la hiérarchie catholique.

L'homosexualité, l'Église et le secret

QUESTIONS À

Frédéric Martel
écrivain et sociologue

Comment vous est venue l'idée de ce livre ?

Le Vatican constitue un sujet d'investigation comme un autre ; je n'ai aucune revanche à prendre avec l'Église, il n'y a ni déception, ni revanche derrière mon livre. Je n'ai pas cherché le coup d'éclat. Comme pour tout livre de ce type, il y a, dès l'origine, des sources. Ce sont deux ou trois personnes différentes qui, en me faisant des révélations, m'ont conduit à me lancer dans cette enquête. Je ne suis pas un spécialiste du catholicisme. Il m'a donc fallu travailler ; puis j'ai enquêté à Rome, une semaine chaque mois environ, et parallèlement, dans une trentaine de pays. Mais, encore une fois, le point de départ, ce sont des sources.

N'avez-vous pas douté de la véracité de leurs propos ?

Quand on reçoit ce genre de confidences, on s'interroge forcément. Il y a deux solutions : ou bien on a affaire à des charlatans ; ou bien on est face à l'un des plus gros secrets des cinquante dernières années. Dans la mesure où les personnes qui m'ont parlé ne s'étaient pas concertées, qu'elles étaient de grande réputation, et qu'elles connaissaient très bien le Vatican, je les ai considérées comme crédibles. J'admets que l'une des fra-

gilités du livre est qu'il repose sur des sources orales. On peut me le reprocher. Mais puisque les sources écrites n'existent pas, comment faire ? Il n'existe pas d'autre moyen de faire connaître la vérité. Du coup, j'ai cherché à multiplier les sources et j'ai interviewés 41 cardinaux, 52 évêques et prélats, 45 nonces et ambassadeurs étrangers, 11 gardes suisses et au total 1 500 personnes dans trente pays.

« Quand on se lance dans ce genre d'étude, on sait qu'on ne saura pas tout et qu'on ne pourra pas tout dire »

Vous êtes-vous fixé des limites ?

Quand on se lance dans ce genre d'étude, on sait premièrement que l'on ne saura pas tout, qu'il y a des choses qu'on ne pourra pas savoir, des intrigues qu'on n'élucidera pas ; et deuxièmement que l'on ne pourra pas tout dire ni tout écrire pour des raisons juridiques ou morales. Une troisième difficulté s'est présentée à moi : c'est la rédaction du texte. Comment décrire quelque chose dont on ne peut pas parler de manière directe ?

Les critiques que l'on m'adresse, de façon parfois justifiée, reposent sur cette interrogation d'origine : comment peut-on raconter cette histoire sans parler de l'homosexualité des personnes concernées ? C'est la raison pour laquelle ce secret majeur n'a jamais été révélé ! On me dit souvent que je n'ai pas de preuves

et donc que je suis obligé de me limiter à des stéréotypes ! C'est faux. C'est l'inverse : c'est parce que j'ai des preuves que j'utilise des stéréotypes ! Si j'avais voulu écrire un livre à scandale, j'aurais aussi pu citer les prélats et même les cardinaux qui m'ont raconté « qui couchait avec qui ». Tel n'a pas été mon choix. Toutes les citations qui figurent dans l'ouvrage sont absolument vraies, j'en ai les preuves, mais elles sont reprises de

façon à ne pas être problématiques pour celui qui parle (les enregistrements originaux sont beaucoup plus calomnieux !).

Quelle est l'ambition de votre ouvrage ?

Mon livre apporte la clé de tout le système d'abus sexuels dans l'Église : la culture du secret ; la culture du mensonge ; l'homosexualité massive, réprimée, refoulée, sublimée, flagellée, construite dans la haine de soi... La clé du système de la dissimulation des abus sexuels est liée à une culture du secret sur l'homosexualité. S'il n'y a évidemment aucun rapport entre homosexualité et abus sexuels (ceux-ci sont massivement hétérosexuels, commis dans les familles et les écoles par des hétérosexuels et les victimes sont très majoritairement des filles et des femmes), il y a une singularité de ces crimes dans l'Église. À 85 %, les victimes d'abus sont des garçons mineurs ou des hommes majeurs, souvent des séminaristes d'ailleurs. Ce ne sont donc pas des abus sexuels mais des abus homosexuels.

Jean-Luc Barré, l'éditeur du livre, explique sa démarche

« Le livre est aujourd'hui accessible dans une trentaine de pays. Les éditions Robert Laffont sont à l'origine du projet, mais nous avons signé des contrats avec une douzaine de maisons d'éditions étrangères.

Numéro un des ventes en France, au Canada, au Portugal et aux Pays-Bas, l'ouvrage reçoit un écho très favorable sur les ventes aux États-Unis puisqu'il occupe l'une des premières places dans le *New York Times* - un événement qui mérite d'être souligné.

Beaucoup nous ont reproché d'avoir fait coïncider la parution de *Sodoma* avec des révélations ou des affaires liées à l'Église. On nous cherche une mauvaise querelle. En réalité, nous avons décidé d'organiser une sortie mondiale.

Du fait des impératifs de traduction, pour des raisons juridiques aussi, nous avons été obligés de reporter la parution, prévue à l'origine en septembre. Bien sûr, au début de cette année, nous avons bien repéré que cela risquait de se conjuguer avec certaines affaires. Mais en réalité, le livre paraît dans un contexte global, où l'on découvre que l'Église entretient des rapports particuliers avec ces questions-là. En tant qu'éditeur et en tant que chrétien, je suis fier de publier cette enquête. J'espère que cet ouvrage fera évoluer les mentalités au sein de l'Église. Je n'ai pas le sentiment de contribuer à affaiblir l'Église mais au contraire de lui donner une chance de se reprendre. »

PROPOS RECUEILLIS PAR F. C.